

## La nuit du déluge

Yves Rousseau

---

Number 85, Winter 1996–1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23559ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Rousseau, Y. (1996). La nuit du déluge. *24 images*, (85), 8–9.

## LA NUIT DU DÉLUGE

PAR YVES ROUSSEAU

**C**haque année nous donnons généreusement. Nous envoyons plusieurs dizaines de millions de dollars à Hollywood, ville notoirement sinistrée, en échange de divertissement. La générosité du public envers les producteurs californiens ne se dément pas. L'argent servira en partie à rebâtir de nouveaux décors dont la finalité consiste à être détruits de la manière la plus spectaculaire possible devant des caméras. Depuis la vogue du film-catastrophe des années 70 jusqu'aux plus récents avatars du film d'action, dont les grands prêtres s'appellent maintenant De Bont (*Speed*, *Twister*), Cameron (*Terminator*, *True Lies*) ou McTiernan (*Die Hard*), Hollywood récolte quelques-uns de ses plus gros succès financiers avec des films qui reposent sur une esthétique de la destruction.

Quand on ne peut pas s'offrir les budgets de la Paramount, quoi de plus spectaculaire qu'une catastrophe naturelle? Une superproduction signée mère nature (quoique l'analyse des événements au Saguenay tend à démontrer une incontournable responsabilité humaine) qui donne à la télévision des effets spéciaux qu'elle ne pourrait jamais se payer dans le cadre d'une fiction. L'image brute de la catastrophe est démocratique, elle peut surgir partout, dans les pays riches ou pauvres. Une de ses caractéristiques est d'ailleurs d'exister là où on ne l'attendait pas. C'est la navette Challenger qui explose comme un écho du film qu'un reporter chanceux a tourné lors de l'incendie du dirigeable Hindenburg dans les années 30. C'est un massacre au Rwanda, un charnier en Bosnie, une inondation en Chine, un

tremblement de terre au Japon. Ces images sont également démocratiques au sens où elles ont moins de possibilité d'existence lorsqu'un État totalitaire fait tout ce qu'il peut pour tenir rabattu le couvercle des images. Du temps de l'URSS, rares étaient les ima-

sions de la Terre par des extraterrestres hostiles, film qui doit son succès en grande partie à la manière impressionnante dont il met en scène son esthétique de la destruction — ces deux dernières catégories ayant d'abord accès au grand écran.

sables qui n'ont pas fait leur boulot, depuis le petit maire qui n'a pas empêché des gens de construire où il ne le fallait pas, des corporations qui ont négligé leurs barrages, des fonctionnaires qui ont tardé à réagir parce que les catastrophes n'arrivent pas seulement de 9 à 5, et des citoyens qui faisaient des pressions pour que le niveau du lac Kénogami reste élevé afin de jouir pleinement de leurs bateaux de plaisance. N'oublions pas qu'un des grands mythes fondateurs de la modernité québécoise, celui des constructeurs de barrages, est ici directement mis en cause.

Comme si les choses n'étaient pas assez compliquées, il fallait que la région la plus touchée soit aussi celle où «on sait dire oui quand c'est le temps» pour reprendre le mot d'André-Philippe Gagnon lors du spectacle de solidarité. C'est le Québec tricoté serré, le fief politique du premier ministre québécois qui est inondé. Des éditorialistes du ROC (Rest of Canada) ne manqueront pas de le rappeler avec une condescendance cynique, en sous-entendant que les Québécois ne mériteraient peut-être pas l'aide fédérale vu leurs velléités de séparation.

Comment la télévision d'ici a-t-elle géré cet événement extraordinaire? En trois temps, qui pourraient s'appeler émotion, réflexion et retour à l'émotion. La première phase dite émotionnelle se construit évidemment avec les images prises sur le vif qui montrent des digues éventrées, des torrents d'eau et de boue s'abattant sur les villages, maisons et routes. Ce sont les images qui ont fait le tour du monde et qui ressemblent à s'y méprendre

**Q**uand on ne peut pas s'offrir les budgets de la Paramount, quoi de plus spectaculaire qu'une catastrophe naturelle? Une superproduction signée mère nature.

ges de catastrophes en territoire soviétique. Même dans le cas de Tchernobyl, il a fallu attendre que les taux de radioactivité montent dans toute l'Europe pour avoir l'image. Encore maintenant en Chine, un tremblement de terre qui peut faire des milliers de morts est rapporté par une laconique dépêche de quelques lignes.

Les USA, qui se veulent le pays démocratique (et riche) par excellence, peuvent même s'offrir la fictionalisation de ces catastrophes. Qu'elles soient réelles et ponctuelles (Challenger, Hindenburg, Waco, etc. qui génèrent surtout des téléfilms); ou réelles mais pas nécessairement liées à un fait précis (les tornades de *Twister*, l'inondation de *The River* de Mark Rydell); ou encore totalement fictives comme un récent film (*ID4*) narrant l'inva-

**E**n ce qui concerne notre catastrophe à nous, tous les ingrédients sont là sauf le budget. Nous sommes en présence d'une dose de providence divine pour le déluge; des victimes nombreuses mais surtout des survivants, ces héros du quotidien; des dégâts matériels importants, immédiatement visibles à l'écran (quoique tous les témoins directs sont unanimes à dire que les images médiatiques sont impuissantes à rendre cette réalité); des symboles contradictoires qui montrent à la fois l'aspect dérisoire de l'activité humaine face au déchaînement de telles forces et la grandeur du peuple qui réagit et se retrousse les manches; des sauveteurs munis d'engins spectaculaires, hélicos, pelles mécaniques; et des personnages moins sympathiques, puisqu'il y a des autorités respon-

à bien d'autres catastrophes. Ces images ont deux sources. D'une part les images «pauvres» des caméras d'amateurs, souvent à la fois acteurs, victimes et archivistes de la destruction de leurs propres biens. Ils sont sur les lieux les premiers et leur style est immédiatement reconnaissable. À coup de zooms arbitraires, de cadrages instables, de prises en téléobjectif sans trépied, avec le manque de précision des appareils non professionnels, les reporters improvisés donnent les images les plus brutes, les plus émotives, qui portent en elles le désarroi de celui qui filme.

Les premières images des caméras journalistiques sont déjà fort différentes. Elles jouent tout de même encore dans le registre de l'émotion mais cette dernière n'est plus tout à fait aussi brute. La qualité professionnelle des images est une première marque d'esthétisation. Une maison qui glisse lentement dans le torrent c'est bien plus beau, on utilisera donc le ralenti, qui prolonge et accentue le plaisir trouble propre à la contemplation des grandes forces déchaînées sur l'écran. Les journalistes coupent le son pour ajouter du commentaire, ce qui ajoute une distance. On a droit à des points de vue difficilement accessibles à M. Tout-le-monde, comme à partir d'un hélicoptère. J'ai vu des plans magnifiques de ciels jaunes qui se reflètent dans les coulées de boue encore humides. Ces images seront inlassablement repassées, remontées et recommentées. Comme le discours d'analyse rationnelle passe moins bien à la télé, on nous prépare déjà au second stade, celui de la réflexion.

La parole et l'image passent des sinistrés vers les «experts». Mais la télé prend soin de maintenir le courant avec l'aspect émotif en faisant parfois questionner ces experts par des sinistrés qui se font répondre dans un langage technocratique par les élus, les

assureurs, les banquiers, les scientifiques, les ingénieurs, les compagnies propriétaires et gestionnaires de barrages, les météorologues, etc. Ces messieurs, outre le discours technocratique, ont tous en commun de nier leur responsabilité et se renvoient constamment la balle. Soucieux de se blanchir, certains vont jusqu'à promettre aux gens qu'ils pourront rebâtir... sur des terrains qui n'existent plus. Le dispositif télévisuel ne fait qu'accroître le gouffre qui

**C'**est la troisième phase, celle du retour à l'émotion unificatrice, symbolisée par une émission unique dans les annales de la télé francophone au Québec. On avait beau zapper, impossible d'y échapper. De Musique Plus à la SRC, il n'y en avait que pour l'émission de solidarité *De concert avec le Saguenay*. À ma connaissance, il n'a jamais rien existé de semblable à la télé américaine ou européenne même en cas de grosses catastrophes. On a vu des télé-

**U**ne maison qui glisse lentement dans le torrent c'est bien plus beau, on utilisera donc le ralenti, qui prolonge et accentue le plaisir trouble propre à la contemplation des grandes forces déchaînées sur l'écran.

sépare les sinistrés des «experts». Le discours rationnel est complexe, parfois contradictoire face à l'unanimité émotive, il fait appel à des notions techniques pointues. Un exposé sur la résistance des matériaux fait difficilement le poids à la télé face à une petite vieille en larmes qui a tout perdu. Le clivage menace. Comment retrouver la solidarité perdue, même si elle est factice? Après tout, une conscience nationale ne se forge-t-elle pas sur de grandes victoires ou de grands revers? Et comme au Québec l'imaginaire collectif est caractérisé par une culture de l'identification aux victimes, pourquoi ne pas utiliser ce trait psychologique pour resserrer la courtoisie? Le même phénomène s'est d'ailleurs produit récemment lors du décès de Robert Bourassa.

thons, des shows-bénéfice mais jamais un monopole complet sur la télé.

Il faut dire que la région sinistrée possède un atout maître quand il s'agit de trouver des porte-parole qui toucheront le public: les trois quarts du monde du spectacle québécois semblent provenir du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Et les liens sont puissants entre show-bizz et *charity business*. Le show sert d'appât aux donateurs sollicités par les multiples téléthons. Mon idée n'est pas de moquer la bonne foi de ceux qui y participent, encore moins la générosité de ceux qui donnent leurs sous et surtout pas la détresse des sinistrés. Mais je ne peux m'empêcher de constater que toutes les causes ne bénéficient pas d'un tel lobby.

De l'émission spectacle, je retiens deux aspects. D'abord le

décor, le «mur de solidarité» construit avec des boîtes qui évoquent irrésistiblement un barrage. Une symbolique contradictoire, à l'image de la double dualité émotion/raison et victime/survivant qui travaillait tout le Québec ce soir-là. Construire un barrage est à la fois un acte affirmatif et passif, qui suggère aussi la fermeture, la rétention et l'enfermement, un danger qui guette toute société refermée sur elle-même. De plus, si les barrages réels ont littéralement fondé l'économie de la région, ces mêmes barrages ont provoqué des dommages bien plus lourds que ne l'auraient fait des rivières à l'état naturel.

Et tout à coup, au bout de presque quatre heures de ce show tricoté serré, un vieux renard est passé sur scène. Celui qui, il y a des années avait tout dit sur la télé par sa formule «on veut pas le savoir, on veut le voir»; Yvon Deschamps y est allé d'une performance décapante au cours d'un monologue qui semblait à la fois écrit spécialement pour l'événement et complètement intemporel. Il a d'abord ironisé sur les motivations des gros donneurs corporatifs, des artistes «qui veulent se faire voir pour repartir leur carrière», du public «qui se paye un gros show pas cher» pour ensuite aborder très crûment l'histoire du gars qui «veut aider», en l'occurrence des «infirmes», monologue virulent sur la condescendance et les bons sentiments des belles âmes qui veulent aider jusqu'au point de nier la dignité des «infirmes». Le public ne s'y est pas trompé, qui riait de moins en moins et sans une pirouette finale où il a arraché le masque de son personnage, Deschamps aurait pu laisser un profond malaise. Ce grand artiste savait que ce n'était pas le temps de gâcher le party même s'il a lancé une bonne brique dans le réservoir lisse de cette solidarité d'un soir. ■